Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 95

Artikel: Un Pape
Autor: Martin, G
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249077

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 29 octobre 1899 | N° 95 | Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — **TÉLÉPHONE**

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — **TÉLÉPHONE**

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

UN PAPE

(Suite).

Lors de son transfert de Sienne à la Grande Chartreuse près Florence, la foule qui se précipita à sa rencontre, alla jusqu'à baiser par dévotion le lit où il avait passé la nuit. Ceux qui n'y pouvaient atteindre, baisaient les murailles, le plancher ou les faisaient baiser à des chapelets et à des médailles. Quand le Pape approcha de la Grande Chartreuse qui lui était assignée pour retraite, le gouvernement toscan, par des détachements de cavalerie, fit brutalement refouler la foule. En mêmetemps, tous les abords du monastère, étaient comme d'une ceinture, entourés d'une garde nombreuse. Ici pas plus qu'à Sienne, les cardinaux ne purent obtenir de demeurer auprès du Pape — Le séjour qu'il y fit du 1er juin 1798 au 28 mars 1799, ne fut donc pas moins de dix mois. Le Directoire avait eu l'indignité de le dépouiller de ses Etats et de tous ses revenus, sans qu'aucune indemnité pécuniaire, ne fût venue de sa part adoucir l'état d'indigence où il se trouvait réduit. Touchés de sa détresse, nombre d'évêques, de l'Espagne notamment, ordonnèrent dans leurs diocèses des collectes qui produisirent des sommes considérables. De fortes sommes lui vinrent également bientôt de presque tous les points de la chrétienté. Un jour une somme de six mille francs lui fut envoyée avec cette assez singulière adresse : *Une douzaine de chemises.*

Pendant ce temps s'étaient passés dans la Haute Italie de graves événements. Avec Bonaparte parti en Egypte, la victoire avait fui le drapeau français. Son successeur à la tête des armées d'Italie était le général Scherer né à Delle, qui déjà aussi y avait été son prédécesseur. Il venait d'essuyer une cruelle défaite sous les coups réunis des Autrichiens et des Russes de Souvarow. Le Directoire craignant avec raison que le Souverain Pontife ne vînt à tomber entre leurs mains victorieuses, prit la soudaine décision de le faire transporter en Sardaigne. L'ordre en était déjà signé par Talleyrand, d'évêque d'Autun, devenu en ces temps troublés, ministre des affaires étrangères. Mais précisément à ce moment, il se trouvait que sous le double poids de l'âge et du chagrin, le Pape était tombé dangereusement malade. Lui faire donc effectuer par terre et par eau un aussi long trajet, n'était rien moins que l'exposer à une mort certaine. Voilà le motif qui détermina le gouvernement français à le faire conduire à Parme. Ce ne fut quand même pas sans de grandes difficultés que put se faire le voyage. Il s'agissait de traverser le pays même qui était le théâtre des hostilités entre Autrichiens et Français. Il fallait marcher aussi bien la nuit que le jour, et selon le mouvement même des troupes, avancer ou reculer. Par surcroît de malheur, la pluie ne cessait de tomber à torrents. Assez court fut le séjour de Pie VI à Parme. Arrivé tout à la fin mars, sur ordre du Directoire, il quittait déjà cette ville pour Turin vers la mi-avril. Le duc de Parme ne rougit point à cette occasion de le faire escorter jusque là d'une troupe de ses soldats. Il y arrivait dans la nuit du 24 au 25 avril. Mais telle était l'extrémité où il se trouvait réduit que durant la route à plusieurs reprises on l'avait cru mort. Force ne lui fut pas moins dès le lendemain même, dans la nuit du 25 au 26 avril, de partir pour Grenoble, lieu désigné de sa retraite provisoire. A très peu de distance de Suze dans le Piémont où on était parvenu, vivait retiré dans un monastère, le pieux et savant cardinal Gerdil qui, avant les événements de la Révolution, avait été l'âme et l'oracle du Sacré-Collège. On lui refusa la consolation de le voir. Ce fut à Suze même, que survint l'ordre que le Souverain Pontife devait être conduit non plus à Grenoble, mais dans la ville forte de Briançon au milieu des Alpes. Mais la marche d'un côté comme d'un autre ne devait pas moins s'organiser à travers le Mont-Cenis. Les neiges et les glaces habituelles en ces régions élevées, rendaient les chemins absolument inaccessibles aux voitures. Les compagnons du Saint Père furent donc transportés avec leurs bagages à dos de mulets. Quant à lui, quatre hommes le portaient en litière. Ce ne fut pas sans de vives appréhensions qu'ils franchirent cette terre de France toute bouillonnante encore du feu volcanique de la Révolution qui avait si profondément bouleversé ce pays. Leur frayeur ne fit encore que grandir quand à la distance d'un quart d'heure de Briançon, ils virent arriver à eux, tambour battant, une troupe de soldats qu'à leur mise débraillée et à leur tournure quelque peu grotesque, on eut pris pour une bande de brigands. C'était cependant une garde d'honneur, que cette ville députait au Saint-Père. A son entrée l'y attendaient les honneurs militaires qui lui furent rendus en grande solennité. Au recueillement qui régnait dans ses rangs, on sentait la foule pénétrée du plus profond respect. Beaucoup ne pouvaient se défendre de larmes d'attendrissement. Ce parfait accueil eut bientôt rassuré Pie VI et sa suite. Un magnifique logement leur avait été réservé au 1er étage chez le commandant de place (de Briançon). C'était un homme doux de caractère et bien élevé. Sa femme que distinguait une grande piété se rendait chaque matin entendre la messe dans l'appartement du Saint Père. Souvent dans la journée s'amassait sous ses fenêtres, une multitude innombrable, désireuse de l'apercevoir et de lui manifester ses sympathies et ses respects. Mais le commissaire sous la surveillance de qui il était placé, dans son impiété doublée de grossièreté, ne laissait point de mille façons d'y mettre obstacle. Le Saint-Père ne put pas demeu-

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 16

L'anneau d'argent

Il regarda par terre pour un moment, et s'en alla tout songeur. Moi je me disais : bon ! voilà une affaire qui va ennuyer Mme la marquise ; mais je me suis bien gardée de rien dire qui puisse lui faire soupçonner que lui, pauvre gars du pays, il fait la cour à la marquise de Lescure, et qu'il a la prétention d'épouser la femme de notre grand général !...

Certes ! s'écria la jeune femme, il faut bien s'en garder ; cela prouve aussi combien je suis adroitement déguisée et tout à fait en sûreté ici. Il faut donc laisser le pauvre Pierre dans son erreur pendant quelque temps, bien peu, j'espère ! Ah quand donc, quand donc aurai-je des nouvelles et pourrai-je rejoindre mon bien-aimé mari, revoir ma fillette et ma chère maman ?...

Son cœur se serra, elle courut pleurer dans sa chambre, oubliant complètement Pierre et les illusions dont il vivait.

Encore quelques lourdes journées et enfin ! elle reçut des nouvelles par Arnauldet qui apparut un beau matin, essoufflé, poussiéreux mais joyeux.

Mme de Lescure s'élança vers lui, l'accablant de questions sans lui laisser le loisir de répondre.

Oui, les nouvelles étaient bonnes ! Le marquis lui mandait que sa petite armée se reformait ; il venait des hommes, on s'armait, on s'organisait rapidement. Déjà, quelques engagements heureux paraissaient un présage de victoire. La première grande bataille gagnée, il marcherait en avant, se rapprocherait du Bocage ; les Bleus chassés, repoussés au loin, le général enverrait une chaise de poste chercher sa femme afin qu'elle arrivât sans fatigue et rapidement, en suivant directement la grande route.

Arnauldet lui transmit toutes ces nouvelles de vive voix, car s'il eût été pris par les Bleus, fouillé et trouvé porteur d'une lettre du général, ils l'auraient fusillé sur place!

A mesure qu'il parlait la figure de la jeune femme devenait rayonnante. Et sa fillette ? et sa mère où étaient-elles ? Et de nouvelles questions, anxieuses, précipitées sortaient de ses lèvres tremblantes d'émotion. Heureusement, le vieux Vendéen put répondre à toutes de la manière la plus satisfaisante ; il ajouta même une foule de détails intéressants sur les événements